



Expériences de fascination par Guy Debord

Daniel Delanoë, Anna Trespeuch-Berthelot

DANS **LE CARNET PSY** 2018/2 N° 214 , PAGES 35 À 41
ÉDITIONS **LE CARNET PSY**

ISSN 1260-5921

DOI 10.3917/lcp.214.0035

Date de mise en ligne : 05/03/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2018-2-page-35?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Le Carnet Psy.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Recherche

Expériences de fascination par Guy Debord

Daniel Delanoë, Anna Trespeuch-Berthelot

Résumé

Guy Debord (1931-1994) fut un des fondateurs de l'*Internationale Situationniste*, et l'auteur de *La Société du Spectacle*, paru en France en 1967, « sciemment écrit dans l'intention de nuire à la société spectaculaire. » La même année paraissait le livre de Raoul Vaneigem, un autre situationniste, *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations*. Ils formulaient des critiques radicales des sociétés capitalistes et des sociétés communistes et annonçaient les mouvements de l'année 1968. Alors que Vaneigem avait un style narratif, chaleureux, généreux et développait un éloge de la subjectivité, Debord impressionnait par un style très dense, des aphorismes ciselés, une pensée puissante, brillante, audacieuse et froide. Il se livrait aussi à des critiques virulentes de presque tous les intellectuels engagés de l'époque, et ridiculisait leurs positions universitaires. Debord venait en effet de mouvements artistiques radicaux, le lettrisme, le cinéma expérimental et cultivait un mode de vie bohème. A une posture hautaine et élitiste de rebelle, il associait dans un alliage rare la force d'une critique radicale implacable, incarnant une sorte d'aristocratie de la révolution. Le personnage séduisant pouvait en devenir écrasant, provoquer chez ceux qui l'ont découvert, rencontré, lu, ont vu ses films, le sentiment d'une infériorité et d'une dévalorisation narcissique réhibitoires. En croisant témoignages, approche historique et approche psychanalytique, nous proposons de rendre compte de ce processus singulier de fascination par un individu à la fois célèbre et secret.

Mots-clés : Guy Debord, Situationniste, Idéalisation, Identification projective, Narcissisme, Radicalité.

A Thierry Bertheault

En 1967 paraissait *La société du spectacle*, le livre de Guy Debord, qui annonçait les révoltes de 1968¹. Écrivain et penseur révolutionnaire, « astre noir de la littérature et l'ennemi de son temps »², p. 9, Guy Debord (1931-1994) fondateur et chef de file de l'*Internationale Situationniste*, est mondialement connu pour son livre, qui s'inscrit dans le mouvement de pensée de la gauche critique des années 1960³.

Alors que sa vie durant, il a résolument refusé toute médiatisation, interviews et apparitions publiques, Guy Debord a fait l'objet d'une canonisation rampante depuis son suicide en 1994. En 2009, la ministre française de la culture et de la communication classe « Trésor national » les archives de Guy Debord pour empêcher leur vente et leur départ définitif aux États-Unis. Elle le classe parmi les « penseurs contemporains les plus importants, et capital dans l'histoire des idées de la seconde moitié du XX^e siècle »⁴. L'entrée des archives de Guy Debord dans les fonds de la *Bibliothèque Nationale de France* est célébrée par une exposition en 2013 intitulée : « Guy Debord. Un art de la guerre ». L'œuvre et la figure de Guy Debord font désormais partie du patrimoine français.

Debord a donc marqué son temps, et continue à le hanter après sa mort. Nous souhaitons ici interroger l'étonnante fascination que Debord a exercée sur ceux qui l'ont découvert, rencontré, lu, ont vu ses films. Phénomène particulièrement puissant et intrigant, la fascination, au sens latin, est la

Recherche

pétrification qui s'empare des animaux et des hommes devant une angoisse insoutenable. Nous proposons des éléments de réponse dans sa pensée, sa vie et sa personnalité.

Parcours et pensée de Guy Debord

Debord vint à Paris après son baccalauréat, en 1951, où il fréquenta les milieux artistiques de l'avant-garde lettriste. Dès décembre 1952, il fonde un groupe dissident : l'*Internationale lettriste*. En 1957, il écrit le *Rapport sur la construction des situations* : « Nous voulons le changement le plus libérateur de la société et de la vie où nous sommes enfermés (...). Notre idée centrale et la construction de situations, c'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie, et leur transformation en une qualité passionnelle supérieure »⁵, p. 1. En juillet 1957, avec le peintre danois Asger Jorn, Debord fonde l'*Internationale Situationniste*, qui compte alors seulement huit membres. Il s'agissait de dépasser l'art, de le réaliser en créant des situations, et de critiquer le monde.

Les numéros de la revue *Internationale Situationniste* (1958-1969) montrent une évolution vers la critique de la société capitaliste moderne, mais aussi des bureaucraties soviétiques, chinoises et de leurs émules dans le tiers-monde. « Etalée partout, la bureaucratie doit être la classe invisible pour la conscience, de sorte que c'est toute la vie sociale qui devient démente. L'organisation sociale du mensonge absolu découle de cette contradiction fondamentale »¹, thèse 106. En 1967, un autre situationniste, Raoul Vaneigem, publie *Le traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations*,⁶ une critique de la « survie » étriquée, séparée, un appel à renouer avec les idées des mouvements révolutionnaires anarchistes, à réaliser la poésie.

Les mouvements contestataires de 1968, en France, en Italie, en Allemagne, au Mexique, en Tchécoslovaquie, aux Etats-Unis ont dénoncé la société marchande, la société bureaucratique totalitaire, l'aliénation, ont revendiqué la réalisation de la subjectivité, de la poésie, des désirs, et ont impulsé les grands mouvements des années 1970, notamment les mouvements féministes. La critique situationniste s'inscrit dans ce mouvement qui remet profondément en cause les fondements de l'organisation sociale des pays capitalistes tout autant que celle des pays communistes :

« Le prolétariat ne peut se reconnaître véritablement dans un tort particulier qu'il aurait subi ni donc dans la réparation d'un tort particulier,

ni d'un grand nombre de ces torts, mais seulement dans le *tort absolu* d'être rejeté en marge de la vie. »¹, thèse 114.

La société moderne produit « la négation spectaculaire de la vie »¹, thèse 117. Debord situe le concept de spectacle dans la filiation des concepts marxistes pour décrire des caractéristiques de la société moderne : « Le spectacle se présente à la fois comme la société même, comme une partie de la société et comme instrument d'unification. Du fait même que ce secteur est séparé, il est le lieu du regard abusé et de la fausse conscience »¹, thèse 3. Debord reprend les termes de Marx sur la marchandise : le spectacle est matériellement « l'expression de la séparation et de l'éloignement entre l'homme et l'homme »¹, thèse 214. Après la confirmation qu'en ont donnée les mouvements de 1968, la pensée de Debord et des situationnistes commencera à être connue au delà d'un cercle restreint.

La réception de Debord dans les milieux militants

Les jeunes gens politisés à l'extrême gauche qui découvrent l'*Internationale Situationniste* après 1968 appartiennent à la génération pour laquelle Mai 68 fait souche et qui refusent d'intégrer la société de leurs aînés. En effet, le champ politique gauchiste et contestataire est alors partagé par les maoïstes et les trotskistes qui se disputent l'hégémonie. À une époque et dans un milieu où la radicalité fait fortune, il est opportun de faire le choix partisan de l'*Internationale Situationniste*. C'est ce que fait le futur cinéaste Olivier Assayas. Né en 1955, il fut trop jeune pour vivre Mai 68. C'est dans le numéro 12 de l'*Internationale Situationniste* qu'il trouve la révélation de ce que fut Mai 68, référence omniprésente dans les milieux universitaire, culturel et politique dans lesquels il se construit : « J'y ai trouvé une lecture de mai 68 qui me fournissait les pièces manquantes du puzzle, nécessaires à la compréhension réelle de ce qui s'était produit, du comment et du pourquoi »⁷, p. 8-9).

Une admiration sans borne, un profond désir de révolte qui n'a pas pu s'incarner faute d'être né trop tard font de lui le prototype du *prosituationniste* béat : « Je crois qu'à vingt ans, en 1975, j'étais comme tous ceux qui ont découvert la revue à travers sa collection complète, j'étais dans le rétrospectif, admiratif des combats d'hier et prêt, bien sûr, à les reproduire, et même avec enthousiasme »⁷, p. 65).

Expériences d'une lecture de Debord

L'un de nous a découvert les livres de Debord et Vaneigem en 1972, à l'âge de 18 ans, après avoir milité au lycée dans la mouvance d'extrême gauche. Il en a été profondément marqué. A la fois, par la pertinence de la critique sociale et de la critique de la « séparation », la vie sans communication authentique. Le jeune homme ne pouvait que trouver une expression et une explication stupéfiantes de ses interrogations dans les analyses situationnistes qu'il partageait avec un ami : « Dans le spectacle, une partie du monde se représente devant le monde, et lui est supérieure.

Le spectacle n'est que le langage commun de cette séparation. Ce qui relie les spectateurs n'est qu'un rapport irréversible au centre même qui maintient leur isolement. Le spectacle réunit le séparé, mais il le réunit en tant que séparé. »¹ (thèse 29). La puissance de la pensée, la vaste culture, le style classique, la radicalité critique de Debord et Vaneigem lui paraissaient aussi enviables qu'inaccessibles. Ils furent un certain nombre de cette génération à vivre une confrontation déstabilisante avec les textes situationnistes, avec des destins plus ou moins douloureux ou tragiques.

Ainsi, en août 1974, l'anonyme Franck Bernard, né en 1956, surdoué bachelier en 1972, disparaît en Inde sans ne plus jamais donner de nouvelles à sa famille. La bibliothèque de l'adolescent montre une fascination pour *L'Internationale Situationniste*. C'est un ami qui lui a « passé » *L'Internationale Situationniste* et les ouvrages de Debord et Vaneigem. De 1972 à 1973, les deux jeunes garçons travaillent ensemble sur ce qu'ils appellent alors significativement la « bible ». La nuit, ils se promènent - « dérivent » dans le langage situationniste - dans Paris. Ils rédigent pour leur propre compte *Trois essais sur la théorie situationniste* avec plus ou moins d'humour (Deux titres seulement sont donnés : *Splendeur et misère des situationnistes* ; *Les édentés de la société du spectacle*. Ce dernier est censé démontrer que les caries sont un problème psychologique et politique).

L'adolescent de seize ans en 1972, replié sur lui-même mais baigné dans le climat protestataire de cette époque dans les lycées parisiens, trouve des réponses à ses questions existentielles dans les textes situationnistes. Chez ce jeune homme arrivé après le reflux gauchiste de 1972, le *spleen* prend la forme de la rhétorique politique et de la posture oppositionnelle des situationnistes.

Le futur philosophe François George, quant à lui, a dix-sept ans lorsqu'il rencontre Guy Debord dans les années 1960. « Mon frère raconta comment il avait fait une rencontre extraordinaire, celle d'un prophète néo-bolchevik. Cruauté de l'adolescence, je succombai dès ce moment à la fascination. »⁸, (p. 124, publié sous le pseudonyme Maugarlonne). Debord exerce alors une réelle fascination sur le jeune homme : « Commença une année enchantée. (...) Boire un demi avec le demi-dieu constituait comme par provision une situation prodigieuse » (8, p. 118). Cependant, François George et son frère furent exclus en 1966 avec ce commentaire paru dans la revue *L'Internationale Situationniste* : « François et J.-P. George demandèrent à faire partie de l'I.S. (...) Nous dûmes finalement les refuser l'un et l'autre. (...) ils n'ont pas eu besoin d'être "exclus", ils ont déperé. Rien n'en reste. »⁹, p. 124.

A partir de la fin des années 1980, ce furent des personnalités de l'*establishment* intellectuel qui découvrirent et admirèrent Debord, le plus fervent étant l'écrivain Philippe Sollers. L'œuvre de Debord s'invite dans un grand nombre de ses textes et il donne la possibilité aux auteurs qui partagent sa fascination des les éditer dans la collection *L'Infini* chez Gallimard, comme Cécile Guibert qui publie *Pour Guy Debord* en 1996.

Quelques mécanismes d'une fascination

Plusieurs éléments singularisent Debord des autres auteurs et acteurs de l'ultra-gauche et de l'extrême gauche non léniniste des années 1950 et 1960. Cornelius Castoriadis (1922-1997) du groupe *Socialisme ou Barbarie* a su très tôt développer une critique radicale du capitalisme libéral occidental et du capitalisme bureaucratique stalinien (Debord a d'ailleurs fréquenté *Socialisme ou Barbarie* en 1958-60). Pourtant Castoriadis n'a jamais fasciné ses lecteurs. Il était économiste à l'OCDE, il fut aussi psychanalyste, directeur de recherche à l'*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*, et ne s'est guère préoccupé de l'art, de son dépassement ou de la subjectivité radicale. Longtemps proche de Debord, Vaneigem avait un style bien différent. Dans le *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations*, Vaneigem critique aussi l'ordre social dominant, dénonce ses illusions, la fausse contestation, et invite à une « jouissance sans entrave » et révolutionnaire. Aussi radical que Debord, Vaneigem n'a cependant pas exercé la même fascination. Sa lecture donne plutôt le sentiment d'un partage généreux, enrichissant, dynamisant, et renforce le lecteur dans le refus des forces mortifères, de l'esprit

Recherche

de sacrifice et de renoncement. Vaneigem n'a pas le pessimisme nostalgique définitif de Debord, et ne cultive pas cette sorte de vertige de la destruction de soi à défaut de détruire le monde qui habite Debord jusqu'à son suicide. La fascination exercée par Debord ne s'explique donc pas principalement par sa radicalité. Il convient de considérer des caractéristiques plus personnelles.

Un style de vie

Une première singularité réside dans la filiation première de Debord avec les mouvements artistiques dadaïste, surréaliste et lettriste. Debord réalise ainsi des films expérimentaux avec des textes au lyrisme sombre, poignant et désenchanté. Dans *Hurllements en faveurs de Sade* (1952) la dernière phrase est : « Nous vivons en enfants perdus nos expériences incomplètes »¹⁰, p. 68, et plus tard dans *Sur le passage de quelques personnes dans une assez courte unité de temps* (1959) : « Au bord de la rivière recommençaient le soir ; et les caresses ; et l'importance d'un monde sans importance »¹¹, p. 473). Debord développe aussi dans ses films et ses textes, l'usage du détournement de publicités, de bandes dessinées, de séquences d'actualités cinématographiques, de citations littéraires, philosophiques ou cinématographiques. Avec un effet esthétique certain : « Dans ce négatif, une indicible beauté se dégage néanmoins des ruines »², p. 165.

Les situationnistes étaient marginaux, passaient une grande partie de leur temps dans les bars, buvaient beaucoup, fréquentaient des voyous, pratiquaient la « dérive », de longues ballades urbaines. Ils réussirent quelques scandales, le plus connu étant le scandale de Strasbourg à l'automne 1966, avec la publication prémonitoire par l'organisation étudiante de la brochure *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*¹².

Dès 1953, Debord formule l'idéal d'un refus romantique de ce monde : « Ne travaillez jamais ! », qu'il aurait écrit sur un mur de la rue Mazarine dans le 6^{ème} arrondissement de Paris. Injonction radicale s'il en est, bien difficile à réaliser.

L'exclusion

La pratique de l'exclusion fut une autre caractéristique de Debord. Dès 1954, Debord exclut ses compagnons parmi les plus proches, selon « un

scénario immuable qui ponctuera toute sa vie des dizaines et des dizaines de fois : au départ Debord s'entiche de quelqu'un, homme ou femme, au point de vivre avec lui les moments les plus exaltants d'une réelle amitié. Entre les deux êtres se noue une relation profonde, nourrie de confidences, de beuveries communes et d'interminables dialogues. Soudain, il rompt de manière définitive, et n'adresse plus jamais la parole à son ancien complice. La victime désorientée se perd en conjectures. Qu'a-t-elle fait pour mériter cette disgrâce subite et inattendue ? »², p. 88. « Guy Debord a vraiment blessé des gens à mort. On n'était pas exclus d'une organisation, mais d'une communauté d'idées. C'était bien pire. » dit la compagne d'un exclu en 1963², 220). La radicalité des situationnistes s'est exprimée aussi à travers l'insulte et l'invective envers la plupart des intellectuels et des artistes de l'époque, de Sartre à Edgar Morin, de Breton à Godard.

Un élitisme farouche

Debord a cultivé un immense mépris pour ceux de ses lecteurs qui ne partagent pas sa révolte et sa compréhension du monde, et plus encore pour ceux qui la partagent. En 1972, au moment de l'autodissolution de l'*Internationale Situationniste* qui commençait à être connue de cercles plus larges : « Comprendre les pro-situs, c'est-à-dire les combattre, au lieu de se borner à les mépriser abstraitement pour leur nullité et parce qu'ils n'avaient pas accès à l'aristocratie situationniste, était pour l'*Internationale Situationniste* une nécessité primordiale. »¹³, p. 44.

Dans la *Préface* à la quatrième édition italienne de *La société du spectacle* (1979) il concède que quelques autres peuvent le comprendre : « A vrai dire, je crois qu'il n'existe personne au monde qui soit capable de s'intéresser à mon livre, en dehors de ceux qui sont ennemis de l'ordre social existant, et qui agissent effectivement à partir de cette situation »¹⁴, p. 1462. De même, il commence par une intransigeance absolue son film sorti en 1978 *In Girum imus nocte et consumimur igni* : « Je ne ferai, dans ce film, aucune concession au public »¹⁵, p. 1334, et revendique le rejet que lui vaudrait sa pensée : « J'ai mérité la haine universelle de la société de mon temps, et j'aurais été fâché d'avoir d'autres mérites aux yeux d'une telle société. »¹⁵, p. 1339. Cette attitude tranche radicalement avec celle de l'immense majorité des activistes et personnages politiques qui cherchent au contraire à recruter des militants pour leur parti. Il s'agit de reconquérir sur

le spectacle les territoires qu'il domine, de créer à l'intérieur du spectacle des zones franches qui le neutralisent¹⁶. En découle une mise en scène de la pratique de l'inaccessibilité revendiquée comme telle.

Une certaine imposture

Enfin, une certaine imposture concourt aussi à l'effet de fascination. « Ne travaillez jamais ! » : certes Debord n'a jamais travaillé. Mais d'autres ont travaillé pour lui et ont subvenu toute sa vie à ses besoins, sa première épouse et le père de celle-ci, son ami le peintre Asger Jorn, son ami Gérard Lebovici, propriétaire d'une grande agence de cinéma. Quant à ceux qui doivent humblement travailler pour vivre, ils n'ont plus qu'à se résigner à leur insignifiance et à leur compromission.

De quelques mécanismes psychiques

On peut considérer la fascination comme un cas extrême de l'idéalisation, définie comme « une concentration de l'investissement libidinal sur un objet qui se voit de ce fait surestimé et exalté. (...) Cette surestimation crée un état de dépendance et de soumission à l'objet. »¹⁷, p. 771. Freud en parle dans *Psychologie des foules et analyse du moi*. La formation de la foule et sa sujétion au leader se ramènent à une relation duelle : la fascination de l'hypnotisé par l'hypnotiseur, qu'il rapproche de la passion amoureuse. « Dans la surestimation de

l'objet dans l'état amoureux, il devient même évident que l'objet sert à remplacer un idéal du Moi propre, non atteint » L'objet est mis « à la place de l'idéal du Moi »¹⁸, p. 177.

Les thérapeutes familiaux psychanalytiques sont allés plus loin dans l'analyse des interactions et des mécanismes à l'œuvre chez la personne fascinante, souvent une personnalité narcissique. *L'identification projective*, en particulier, est un mouvement inconscient d'affects massifs et clivés allant du fascinant vers le fasciné, où celui-ci est envahi par les affects du fascinant, ici des affects d'insignifiance, d'hémorragie narcissique, d'être à une distance inaccessible de l'objet. « *L'identification projective* vise à se débarrasser d'un contenu mental perturbant en le projetant dans un objet et à le contrôler en contrôlant cet objet. », 19, p. 42.

La vision du monde que Debord impose est aussi celle d'un monde radicalement mauvais, fondamentalement ennemi, avec lequel aucun compromis n'est possible. On peut évoquer ici la perspective kleinienne d'un clivage entre un mauvais objet et un bon objet, et une difficulté à élaborer l'ambivalence. Les affects particulièrement douloureux et violents vécus par les exclus de *l'Internationale Situationniste* pourraient témoigner des affects clivés présents chez Debord, mais projetés chez l'autre, et que l'autre ressent à sa place.

Recherche

Quelques traumatismes de l'enfance et de l'adolescence

On pourrait avancer quelques hypothèses sur des éléments qui ont pu contribuer au fonctionnement psychique de Debord. Lui-même n'a pas du tout abordé son enfance dans la partie publiée de son abondante correspondance. Il faut donc se limiter aux informations fournies par ses biographes. Il ne s'agit que d'hypothèses à prendre avec la précaution requise pour cette brève esquisse d'une analyse psychobiographique qui reste à faire. Debord fut le premier enfant de ses parents. Peu de temps après sa naissance, son père contracta la tuberculose et aurait alors été contraint de vivre reclus et n'aurait pu sous aucun prétexte approcher son fils. Le père meurt quand il a quatre ans. L'enfant est asthmatique.

En 1940 et en 1942, sa mère a deux enfants avec un homme italien déjà marié. Sa mère se serait interdit envers son fils « toute expression de tendresse maternelle et lui manifeste une souveraine indifférence ». Vers 1945, elle épouse un notaire qui décide d'adopter les deux plus jeunes enfants nés

hors mariage, mais n'adopte pas Guy Debord, issu d'un couple marié. « Cette situation le met " hors jeu " en matière d'héritage »², p 32.

Dans l'enfance, Debord aurait donc traversé plusieurs pertes et traumatismes : la maladie et la mort de son père, l'indifférence de sa mère, la non-reconnaissance par le beau-père, vivre à part des ses frères et sœurs adoptés par le beau-père. On peut supposer qu'ils ont provoqué des affects intenses de perte, d'abandon par son père, d'abandon par sa mère, de rage destructrice vis-à-vis d'un mauvais objet maternel, de rage envers le beau-père, d'envie vis-à-vis du demi-frère et de la demi-soeur. Et qu'il a dû recourir à des mécanismes de défense articulant clivage, identification projective, puis mégalomanie. La fascination, comme l'emprise narcissique, injecte ses affects non élaborés chez l'autre.

Conclusion

La fascination exercée par les textes de Guy Debord tient à la rigueur avec laquelle il refusa toute concession au monde dans lequel nous vivons ; un refus radical qu'il a, en apparence, appliqué à sa propre vie. Une telle exemplarité était et demeure écrasante, en particulier pour les jeunes émules, et elle prête donc aisément le flanc au développement des mécanismes de fascination.

On peut supposer aussi des mécanismes psychiques archaïques d'identification projective injectant des affects intenses de dépréciation narcissique chez l'autre, qui ne peut plus alors qu'idéaliser le fascinateur, surtout si le fasciné dispose lui-même d'une base narcissique fragile.

Daniel Delanoë

CESP, Unité Inserm 1178, Université Paris V.
Maison des adolescents de Cochin.
97 Bd de Port-Royal.
75679 Paris.

daniel.delanoë@wanadoo.fr

Anna Trespeuch-Berthelot

Centre d'histoire sociale du XX^e siècle.
UMR 8058 Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
F-75005 Paris, France
anna.trespeuch@free.fr

Ce travail a fait l'objet d'une communication au Symposium « Literature & Psychiatry » du congrès de l'Association Mondiale de Psychiatrie, à Bucarest, le 25 juin 2015.

Références

- 1- Debord G. *La société du spectacle*. Paris : Gallimard ; 2002, (1967).
- 2- Bourseiller Ch. *Vie et mort de Guy Debord, 1931-1994*. Saint-Malo : Pascal Galodé, 2012.
- 3- Trespeuch-Berthelot A. *L'Internationale Situationniste. De l'histoire au mythe (1948-2013)*. Paris : PUF, 2015.
- 4- Ministère de la culture et de la communication, « Arrêté du 29 janvier 2009 refusant le certificat prévu à l'article L. 111-2 du code du patrimoine », *Journal officiel*, 12 février 2009.
- 5- Debord G. *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste*, reproduit in Berréby G éditeur, *Textes et documents situationnistes 1957-1960*, Paris : Allia, 2004.
- 6- Vaneigem R. *Manuel de savoir vivre à l'usage des jeunes générations*. Paris : Folio Gallimard, 1992 (1967).
- 7- Assayas Ol. *Une adolescence dans l'après-mai, Lettre à Alice Debord*. Paris, éd. Cahiers du cinéma, 2005.
- 8- Maugarlonne M. *À la rencontre des disparus*. Paris : Grasset et Fasquelle, 2004.
- 9- « Sur deux livres et leurs auteurs », *Internationale Situationniste*, mars 1966, 10 : p. 71.
- 10- Debord G. *Hurlements en faveurs de Sade (1952)* in Guy Debord, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 61-68.
- 11- Debord G. *Sur le passage de quelques personnes dans une assez courte unité de temps (1959)* in Guy Debord *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2006 ; p. 470-483.
- 12- De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens d'y remédier. Aix-en-Provence, Sulliver, 1995. (1^{ère} édition Strasbourg, UNEF/AFGES, 1966).
- 13- Debord G. *La véritable scission dans l'Internationale*. Circulaire publique de l'Internationale Situationniste, 1972, in Guy Debord, *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2006, p 1085-1184.
- 14- Debord G. *Préface à la quatrième édition italienne de La société du spectacle (1979)*. In Guy Debord, *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2006, p. 1460-1473.
- 15- Debord G. *In girum imus nocte et consumimur igni*. In Guy Debord, *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2006, p. 1334-1401.
- 16- Peter Burchett, communication personnelle.
- 17- Mijolla-Mellor de S., *Idéalisation*. In Alain de Mijolla, *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Calmann-Levy, 2002.
- 18- Freud S. *Psychologie des foules et analyse du moi*. In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1982.
- 19- Ciccone A. *La transmission psychique inconsciente. Identification projective et fantasme de transmission*. Paris : Dunod, 2012.